

II. RECENZJE

LE MYTHE D'ETIEMBLE, HOMMAGES, ÉTUDES ET RECHERCHES, INÉDITS. Didier Erudition, Paris. Col. «Études de littérature étrangère et comparée» No 77, 1 vol., 366 pp., 1979.

Le départ d'Etiemble, admis, comme on dit techniquement (et cette formulation a de quoi faire rire moins humoriste que lui) à «faire valoir ses droits à la retraite», aura affligé plus d'un d'entre nous. La place qu'il a quittée n'est pas de celles que l'on comble aisément. C'était un de nos monstres sacrés, on n'en fera plus par les temps qui courent, abrutis de technocratie, de rentabilité, «sans légende, sans grandeur et sans mystère», comme dirait Céline.

Mais s'il fallait montrer qu'il ne s'est agi là, en termes de théâtre, que d'une «fausse sortie», le volume d'études, recherches, hommages et inédits que vient de publier Didier Erudition sous le titre éloquent *Le Mythe d'Etiemble* y suffirait amplement. Une quarantaine de ses amis se sont accordés pour lui faire hommage de travaux qui, de façon significative, parviennent au total à donner et le ton et le goût de sa personnalité peu commune et de son oeuvre prodigieuse. C'est donc un maître livre, aussi vivant et ouvert que son destinataire, et la lecture n'en saurait laisser personne indifférent. J'y vois deux composantes mêlées dans un sympathique abandon voulu par l'ordre alphabétique de présentation des auteurs: l'une pour l'homme, l'autre pour l'oeuvre, et c'est ainsi que j'en proposerai ici, subjectivement, une réorganisation.

L'homme d'abord. Une biographie brève, due à Angélique Lévi, retrace à grands traits mais avec une densité qui se passe de commentaires, soixante-dix ans d'études, de pérégrinations autour du monde, d'activités innombrables toujours vouées, en définitive,

aux prestiges de l'intelligence, de la culture, de la vérité et la justice car la réflexion politique ou idéologique ne s'est jamais séparée de la recherche scientifique et de son rayonnement. L'itinéraire est ponctué de souvenirs personnels, centrés sur l'Égypte et *Valeurs*, la revue qu'Etiemble fonda en ce pays (par Denis Kohler, Stratis Tsirkas ou Moënis Taha-Husseïn qui dit si bien ce que nous pensons tous: que ce que nous devons à Etiemble est «l'essentiel», c'est-à-dire «la pire des qualités: la rigueur») mais aussi sur des rencontres, au sens fort du terme avec Guy Delaury, à propos de Dieu, avec Albert Gyergyai, à propos du classicisme. Et puis, le voici lui-même, interrogé par André Karátson sur ces langues vivantes qu'il a tant pratiquées, tant voulu diffuser, y compris les plus rares ou les moins accessibles et dont il nous donne à entendre que l'acquisition entraîne ipso facto un enrichissement incomparable de la personne. Edouard Gaède a voulu descendre dans le propre style du maître pour dévoiler une obsession de poésie dont, au demeurant, de Rimbaud au célèbre colloque sur la traduction poétique, tout dit la profondeur, tandis que Nedim Gürsel applaudit le pourfendeur du français: sur ce dernier point, Dieu sait l'urgence qu'il y aurait à entendre ses appels, indignés, pathétiques ou truculents!

Je me demande si le plus impressionnant des 366 pages de ce livre n'est tout de même pas constitué par les 32 pages de bibliographie (en typographie serrée et en deux parties divisées chacune en plusieurs sections) qu'a pieusement rassemblée sa femme, Jeannine Kohn-Etiemble. Rien ne pourrait donner une idée plus convaincante de la prodigieuse curiosité, du savoir encyclopédique, de l'ouverture étonnante et éclectique de cet esprit hors pair. Dont, d'ailleurs, les connaisseurs apprécieront quelques inédits proposés à leur faim

et qui, eux aussi, musardent de l'autobiographique au scientifique pur, en particulier à propos de la nouvelle qui est un genre littéraire dont les blandices (pour parler comme lui) ont jusqu'à ce jour toujours échappé aux crochots de son et de notre analyse.

En bref, une excellente photographie intellectuelle et morale, pour faire pendant, sans doute, à celle, très suggestive, qui ouvre le volume.

*
* *

Mais si l'on s'intéresse aussi à ce qui est certainement le véritable enfant spirituel d'Etiemble, et que l'on appelle maintenant, à cause de lui, non plus littérature comparée, mais littérature générale, (vraiment générale, ajouterait-il) ce livre est un trésor, dans l'acception médiévale du terme. Je tiens que l'on ne saurait trouver meilleure ouverture, plus sympathique encore que solidement documentée, et même, parfois plus souriante, que ce recueil.

A telle enseigne qu'il est quasi arbitraire de suggérer comment pénétrer dans ce palais des glaces où toutes les images du «comparatiste» (et pas seulement «en scribe égyptien») nous sont offertes.

Voici, tradition oblige, de bonnes et solides études dans le goût de la littérature comparée telle qu'on la pratiquait lors des débuts d'Etiemble dans cette discipline: Henri Meschonnic compare ainsi une image insolite d'Eluard («Le poème est bleu comme une orange») à son équivalent presque littéral chez Maiakovski, sans qu'il soit possible de parler d'«influences», pour en tirer de belles conclusions sur la notion même de littérature; Jean Starobinski, dans la même perspective (impossibilité de considérer comme «source» de l'autre une des deux œuvres envisagées), affronte une nouvelle de Bandelle et un poème en prose de Baudelaire pour en déduire d'utiles méditations sur la vocation profonde du comparatiste, qui n'est pas d'établir des concordances mais de cerner au plus près le phénomène de la création littéraire; et Pierre Zaborov s'attache à suivre les traces qu'a laissées Voltaire dans la poésie russe des XVIII^e et XIX^e siècles: on dénombre avec intérêt la diversité des «images» qui nous sont ainsi fournies du «philosophe».

Si l'on préfère la littérature proprement dite, l'histoire littéraire, explorons quelques cantons, en général mal connus, de ce vaste domaine, où l'accent se trouve mis sur des créations qu'Etiemble aura grandement contribué à divulguer. Ici, le choix est vaste. C'est la Chine qui fut de toujours la grande tentation d'Etiemble, que Gilbert Gadoffre nous présente à travers *La Cité chinoise* d'Eugène Simon (1886) et dont Jacques Gernet donne une image poétique par la traduction d'un bref texte du XV^e siècle; ce sont les Philippines dont Daniel-Henri Pageaux, autour de José Rizal (1861—1896), poète maudit, éclaire un point d'histoire; ce sont Madagascar et les îles indianocéaniques que Bakely Domenichini-Ramiaramana (pour nous présenter le poète Jean-Joseph Rabearivele (1901—1937) et Camille de Rauville (pour nous initier rapidement à la connaissance des activités littéraires de ces territoires ignorés de nous) évoquent avec quelque détail: c'est le Japon qui nous vaut une magistrale étude, par Yoshimaru Watanabe, des sources d'un conte d'Akutagawa; c'est l'Algérie, présente par la correspondance littéraire de Mouloud Feracun qu'évoquent Guy Turbet-Delof et Jeanne Adam; ce sont les Etats-Unis, en la personne de Richard Selver, mais c'est aussi la Corée qu'évoque son roman *Korea* (1971), et c'est encore un certain érotisme que l'auteur du *Blason d'un corps* ne peut dédaigner, qui sont analysés, en anglais, par Enid Rhodes Peschel. Et je rangerai ici, parce que nous sommes ramenés du théâtre mondial où s'exerce le talent d'Etiemble à celui, bien national et intime où s'inscrivent sans doute ses affinités électives, l'étude que fait de l'esprit, très apparenté au sien, de Montaigne et de sa «prudence destructrice», Fausta Garavani.

Et puis nous progresserons vers des terres de plus en plus exactement «étiembliennes». S'inscriront donc ici quelques études littéraires du meilleur aloi et toujours dans une perspective fidèle à Etiemble parce que gardant les yeux fixés sur le type d'approche le mode d'interprétation, le souci d'aller vers la vérité des hommes si chers au maître: celle de Vincent Monteil à propos des efforts de divulgation que fit de T.E. Lawrence celui qui traduisit *La matrice*; celle de Maurice Larès dévoilant un aspect inattendu de l'au-

teur des *Sept Piliers de de la Sagesse*: sa science et son art militaires; celle de Djavad Hadi di traquant les retombées qu'aura suscitées en France la poésie de Háfiz; et enfin, bien sûr, trois bonnes études rimbaldiennes (mais en fait, l'enfant génial et son mythe ne cessent de hanter ce livre, du titre à tel poème inédit d'Etiemble) de Kyuichiro Inoue, sur «Being beoutous», soumis à une explication de texte surprenante; de André Guyaux reprenant le Norvégien Atle Kittang pour disséquer le type d'écriture des *Illuminations*, et surtout de Pierre Brunel qui propose une lecture toute en finesse des «Proses Evangéliques» pour situer la véritable originalité de Rimbaud face à Saint Jean.

Reste le territoire d'élection d'Etiemble, celui où l'on ne peut douter qu'il ait définitivement apposé une marque indélébile, où il a réellement renouvelé la recherche en lui imposant des directions nouvelles. Là encore, point de caractérisation tranchée, cette activité fut et reste trop multiforme pour se laisser rapidement enfermer. Mais je vois trois domaines que domine sa présence et qui se trouvent représentés ici.

Celui, par exemple, de l'étude patiente et comme amoureuse des genres littéraires, poétiques en particulier. Cela nous vaut une brève dissertation, dans la ligne des problèmes colossaux que soulève la traduction des genres poétiques à forme fixe, sur l'acclimatation du ghazel persan dans les littératures occidentales, par Jean-Louis Backès, ou quelques bonnes pages, d'Octavio Paz, sur la tradition du haïku (c'est Etiemble qui nous a appris à ne plus dire haïkaï) en espagnol: il fallait un poète pour retrouver la communion indispensable à ce type de transfusion (plutôt que traduction).

Si l'on préfère ces fameux invariants dont Etiemble fait un des éléments premiers de la littérature, partant, de toute littérature, lisons l'analyse que fait du concept Adrian Marino ou, à titre d'illustration, la patiente et subtile recherche que tente Amina Rachid dans le Coran. Il ne restera plus alors qu'à savourer l'exemple éclairant détaillé, en anglais, par George Steiner, des diverses traductions que proposa, de Manzoni, le grand Goethe lui-même: l'idée même de Weltliteratur était déjà présente à l'esprit de Goethe. La remarque finale de George Steiner («Goethe would

have acknowledged [in Etiemble] a kindred temper») prend valeur exemplaire et l'étude dense de György Somlyö, qui soumet à critique la traduction en hongrois de Shakespeare par Sándor Weöres, va exactement dans le même sens.

Suis-je arrivé aux oeuvres vives? Non. Il reste la notion de mythe dont il serait banal de dire qu'elle aura présidé, de bout en bout, à toute la réflexion d'Etiemble. Elle n'a pas été escamotée ici: trois contributions l'abordent de face. L'une, de Régis Boyer, pour dénoncer en s'amusant la sottise qui fabrique les faux mythes, d'ordinaire si féconds en littérature, l'autre, du R.P. André Dabczyes, pour dépister le mythe de Faust et le situer face à l'idéologie, à travers Thomas Mann opposé à Oskar Spengler; la dernière, enfin, pour aller au coeur du problème, de Jean-Pierre Vernant suggérant en quelques pages d'une remarquable densité la collusion essentielle du mythe et de la littérature, c'est-à-dire, en somme, l'impossibilité de l'existence de l'une sans l'autre, et ce, depuis les origines.

*
* *

Je pourrais en rester là. Cette longue nomenclature aura suffi à situer à quel niveau respire ce beau livre et aussi de quelle façon il fait éclater trop de concepts désuets.

Mais on ne saurait éviter une dernière remarque. Les contributions ici rassemblées sortent de France, certes, mais aussi d'Angleterre, d'Italie, de Hongrie, du Japon, de Grèce, de Yougoslavie, du Mexique, des Etats-Unis, d'Egypte, de Madagascar, de Suisse, d'URSS (j'ai suivi l'ordre des articles). Littérature générale, disais-je. Admiration vraiment universelle, faut-il ajouter.

Quelle preuve supplémentaire Etiemble voudrait-il de la vitalité de son oeuvre?

Regis Boyer, Paris

John Holloway, NARRATIVE AND STRUCTURE: EXPLORATORY ESSAYS. Cambridge University Press, 1979, ss. 156.

Profesor John Holloway z Queens College w Cambridge znany jest jako naukowiec o niezwykłe szerokich zainteresowaniach. Skala pro-